

Cosmétique de l'ennemi
de Amélie Nothomb

Création

Avec : Philippe Jeusette et Alexandre Trocki

Sous le regard de Janine Godinas

Lumière : Zvonoc

Photos : Véronique Vercheval

Construction décor : Giuseppe Coppolino

Assisté de : Julien Flach, Raymond Verbelen et Didier Cornet

Régie : Gauthier Minne, Antoine Nelisse et Gaspard Samyn

Directeur technique : Gérard Raquet

Equipe technique : Fred Gossiaux et Mathieu Bastyns

Une création et une coproduction du Théâtre Le Public et
du Théâtre de l'Ancre

SALLE DES VOÛTES – THÉÂTRE LE PUBLIC

DU 14 AVRIL AU 18 JUIN 2005 À 20H30

RELÂCHE LES DIMANCHES ET LUNDIS

Réservations :

0800/944.44

www.theatrelepublic.be

Le propos de Janine Godinas...

Philippe Jeusette et Alexandre Trocki, deux comédiens magnifiques que j'ai rencontrés il y a quelques années déjà aux détours de quelques turpitudes géniales du tout aussi magnifique Werner Schwab. Et depuis lors nous avons ensemble traversé les bonheurs, les rires, les angoisses, les questions, les colères de la création, - et la tendresse aussi, enveloppe de l'amitié -.

Quand Philippe m'a demandé si je partais avec eux dans le train *Cosmétique de l'ennemi* d'Amélie Nothomb (magnifique elle aussi), ce train là quelque soit l'heure et la destination c'est avec eux, pour eux, pour moi, pour nous, pour vous que je voulais le prendre, et leur accorder un regard complice et intime sur un projet envoûtant et passionnant. Je resterai cachée dans le coin du wagon (voir *Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban*) et corps et âme dans leurs moindres paroles et leurs moindres gestes.

Le théâtre doit être une histoire d'amour sinon...

Janine Godinas, juin 2004

Cosmétique de l'ennemi, une aventure d'acteurs

Alexandre Trocki et moi-même sommes des acteurs complices depuis plus de quinze ans. Nous avons eu la chance de jouer ensemble de grands textes de grands auteurs, notamment sur la scène du Théâtre Varia à Bruxelles. Nous sommes de la même génération et avons été formés à la même école théâtrale.

Ce qui nous a rapproché notamment durant toutes ces années, c'est la manière d'envisager notre métier, le travail d'acteur accompli de manière artisanale, le plaisir de la construction lors des répétitions et une passion pour les écrivains racontant les choses graves du monde avec humour, passerelle incontournable vers les spectateurs.

Nous avons également eu la chance dans notre parcours professionnel de côtoyer Janine Godinas, une immense actrice et ce fut, pour Alexandre et moi, une rencontre fascinante avec cette grande dame du théâtre. Une véritable fraternité s'est installée entre nous.

Je nourrissais, depuis un moment déjà, une envie grandissante de travailler en duo avec Alexandre sous le regard avisé et amical de Janine.

Gardant toujours en mémoire ce projet d'acteurs au fil de mes lectures, *Cosmétique de l'ennemi* d'Amélie Nothomb, s'est imposé comme une évidence. Une œuvre traversée par le suspens, l'insolite, le baroque, le surréalisme, l'humour noir, qui aborde avec drôlerie et sarcasme des thèmes existentiels tels que le rapport à l'autre (avec toutes ses variantes) mais également l'autre en nous (l'ennemi intérieur). Une matière idéale pour notre projet duo. Une écriture dialoguée qui fait mouche, qui fait grincer, qui fait rire. Une œuvre belge contemporaine de surcroît où Amélie Nothomb exprime toute la richesse de son talent. L'un de nos soucis pour ce travail était également de jouer ce texte dans des salles chaleureuses et conviviales, avec un rapport très intime avec les spectateurs au cœur de l'histoire et de l'action.

Cette possibilité nous est offerte par Michel Kacenelenbogen, directeur du Théâtre Le Public à Bruxelles et Patrick Descamps, directeur du Théâtre de l'Ancre à Charleroi ; tiens ! Eux aussi des acteurs.

Décidément une aventure d'acteurs.

Philippe Jeusette, juin 2004

Amélie Nothomb, la « graphomane »

Citation

« Le théâtre, c'est la nudité! Quand je vais voir mes propres pièces au théâtre, j'ai vraiment l'impression d'être à poil sur scène ».

Amélie Nothomb

Emission « Si j'ose écrire », RTBF, 2001.

Née en 1967 à Kobe, au Japon, Amélie Nothomb est fille de l'ambassadeur de Belgique à Rome, petite-nièce de l'homme politique Charles-Ferdinand Nothomb ainsi que de l'essayiste Paul Nothomb. Elle est issue d'une ancienne et illustre famille bruxelloise qui apporta autrefois la province de Luxembourg au royaume de Belgique. Cette famille a donné une juste proportion d'hommes politiques et d'écrivains. Son père, Patrick Nothomb, est ambassadeur, baron et écrivain (*Dans Stanleyville, 1993 – Intolérance zéro. 42 ans de diplomatie*, Racine, 2004).

Amélie Nothomb passe ses cinq premières années au Japon, dont elle restera profondément marquée, allant jusqu'à parler couramment japonais et à devenir interprète. Mais son expérience d'expatriée ne s'arrête pas là puisqu'elle vivra successivement en Chine, à New York, au Bangladesh, en Birmanie et au Laos, avant de débarquer à dix-sept ans sur le sol de Belgique, berceau de sa famille où elle entame une licence en philologie romane à l'Université Libre de Bruxelles. De cette époque, elle ne cache nullement garder de douloureux souvenirs : incomprise et rejetée, elle se retrouva confrontée à une mentalité qui lui était inconnue jusque-là.

Se définissant comme « *graphomane* », elle écrit depuis ses dix-sept ans. A trente-trois ans, elle se dit " *malade de l'écriture* " et avoue avoir déjà écrit trente-sept romans. L'écrivain garde rangés dans un carton vingt manuscrits qu'elle se refuse à publier les estimant trop personnels.

Cependant, et pour le plus grand bonheur de ses lecteurs, Amélie Nothomb publie. C'est en 1992, alors âgée de vingt-cinq ans, qu'elle fait son entrée fracassante dans le monde des lettres avec son roman *Hygiène de l'assassin*. Son talent reconnu, est confirmé en 1993 avec *Le Sabotage amoureux* et l'année suivante avec *Les Combustibles*, une pièce de théâtre. Suivront *Les Catilinaires* (1995), *Péplum* (1996), *Attentat* (1997), *Mercury* (1998), *Stupeur et tremblements* (1999, Grand Prix du roman de l'Académie française), *Métaphysique des tubes* (2000) et *Cosmétique de l'ennemi* (2001), tous publiés chez Albin Michel.

Elle est encore actuellement domiciliée à Bruxelles mais voyage beaucoup de ville en ville afin de rencontrer ses lecteurs. Plusieurs de ses œuvres ont fait l'objet d'adaptations théâtrales et musicales. A propos de *Cosmétique de l'ennemi*, son dixième roman, paru en 2001, elle a souvent affirmé qu'il était impossible de l'adapter à la scène...

Source : <http://univers.mylene-farmer.com/nothomb.htm>

Deux livres sur Amélie

Sa personnalité et son œuvre ont déjà suscité deux ouvrages :

Amélie Nothomb de A à Z. Portrait d'un monstre littéraire (Editions du Grand Miroir, 2003) par Michel Zumkir. C'est le premier livre consacré à Amélie Nothomb. A travers cette enquête, l'auteur a voulu dépasser les clichés et pénétrer dans l'univers réel de la seule star actuelle de la littérature française. Enrichi d'entretiens avec des proches, des membres de sa famille, des acteurs du monde du livre, illustré de photos personnelles, ce portrait, construit sous forme d'abécédaire, aide à mieux comprendre celle qui assume de se définir comme un « monstre littéraire ».

Michel Zumkir est écrivain ("*C'est pas fini*", Baland, 2000), critique littéraire (*Le carnet et les Instants*, *La Libre essentielle*), né à Bruxelles en 1965. Il vit à Paris.

Amélie Nothomb, l'éternelle affamée (Editions Albin Michel, 2005) par Laureline Amanieux.

« *La faim, c'est vouloir. C'est un désir plus large que le désir. Ce n'est pas la volonté, qui est force. Ce n'est pas non plus une faiblesse, car la faim ne connaît pas la passivité. L'affamé est quelqu'un qui cherche. La faim, c'est moi* », lit-on dans *Biographie de la faim*.

Ses hauts lieux d'enfance, sa généalogie belge, les relations avec ses proches, sa conception du temps, de l'amitié, de l'amour et de la beauté ou le salut par l'écriture, Laureline Amanieux évoque ici tout ce qui fait

d'Amélie Nothomb un écrivain singulier et inclassable, populaire et retiré. Pour cette enquête aussi précise que documentée, elle s'est appuyée autant sur l'oeuvre que sur les entretiens qu'elle a menés avec l'auteur et sa famille, outrepassant pour le plus grand bonheur des lecteurs le conseil donné dans *Hygiène de l'assassin*, « on ne devrait jamais rencontrer les écrivains ».

Laureline Amanieux est professeur de lettres et chercheur à l'Université de Nanterre (Paris X). Elle a publié de nombreux articles sur Amélie Nothomb, qui est aussi le sujet de sa thèse.

Les démons de Amélie Nothomb

Vos personnages se démolissent beaucoup eux-mêmes, plus que par l'intermédiaire de l'autre. La démolition de soi, c'est un thème fondamental dans vos romans.

Oh, oui ! Oh, oui ! Et encore vous n'avez pas lu le prochain.

En même temps, cette démolition s'inverse en élévation, ce qui est assez étonnant. Quand vous vous sabotez dans « Le sabotage amoureux », est-ce aussi une façon de s'édifier, de s'élever, d'apprendre ?

Je ne voudrais surtout pas avoir l'air d'en tirer de leçons de morale, mais c'est vrai que j'ai constaté que toutes ces destructions m'avaient toujours apporté quelque chose. Et qu'il valait mieux se laisser détruire, d'abord

parce qu'il n'y a pas moyen de faire autrement, et puis parce que finalement, on y perdrait beaucoup à ne pas se laisser détruire. On y apprend toujours tellement de choses et la forme de soi qu'on parvient à reconstruire est toujours quelqu'un de plus riche et de plus fragile !

[...]

Quand vous racontez des passages de votre vie dans les romans plus autobiographiques, ce sont surtout des passages d'échec. C'est pour les comprendre, mais est-ce que c'est par l'écriture pour les rendre fertile, pour transformer un échec en une création ?

Oui, je crois. Le mal, on en guérit jamais, on le garde toujours, mais on peut éventuellement en faire un livre. Il ne guérira certainement pas ; autant le transformer.

La démolition de soi permet de grandir, de s'enrichir, de s'humaniser...

[...]

Tout est combat : d'abord moi contre l'ennemi, c'est le premier combat. Pour moi, à priori, le combat serait plutôt stérile. Tout est une question de mise en forme. D'où l'importance cruciale du style. Le style, c'est la seule chose qui permet d'affronter l'ennemi. Si vous avez un ennemi en face de vous, et que vous n'avez pas appris les techniques de l'escrime, alors le combat sera tellement ridicule et moche, qu'il ne sera vraiment pas créateur. Mais, si vous avez trouvé le style, si vous avez appris seule ou avec d'autres -qu'est-ce que ça change- alors, au contraire, le combat va être formidablement créateur. Vous avez un beau duel d'escrime, c'est exactement ça. Quand je dis que le matin, je me lève

avec un violent besoin d'écrire, c'est vrai, mais en même temps, déjà à ce moment-là, il y a le double. Je dors très peu, je suis très fatiguée, donc au moment où je me réveille, il y a cette partie, quand même, humaine, animale, enfin je ne sais pas ce que je dois dire, normale de moi qui dit : "Je resterai bien à dormir au fond, je suis tellement crevée". Et à ce moment-là, il y a tout de suite l'ennemi qui commence à me botter le cul : « Non, il n'est pas question que tu dormes, tu ne dormiras plus, tu vas tout de suite aller écrire et tu sais très bien que si tu ne m'obéis pas, les choses iront très mal ». A ce moment-là, on voit que ce combat peut être fertile, puisque si il n'y avait pas l'autre, peut-être que je resterais dans mon lit et que je n'écrirais pas, mais comme la dualité commence tout de suite et que cette personne me dit : « Je ne te laisserai pas tranquille et tu es priée de... ». Parce qu'elle me tutoie. C'est à la fois un ennemi qui me veut du mal et du bien. A ce moment là, il fait apparaître du bénéfique mais à d'autres moments où je me dis : « Bon, maintenant ça va. Tu as fait vraiment ce que tu avais à faire. Tous tes devoirs sont accomplis », parce que vous n'avez pas idée du nombre de devoirs que je me donne, j'ai un complexe de culpabilité gros comme une maison. Ca vient surtout de ce qui m'est arrivé à l'âge de douze ans cette culpabilité extraordinaire. Là, il vient : « Ah, tu crois que tu as tout bien fait ? Regarde tout ce que tu n'as pas fait ! Regarde les énormes bêtises que tu as commises ! Regarde ce que tu es nulle et comme tu nuis à tout le monde : finalement il vaudrait encore mieux que tu ne vives pas ». Tour à tour, il me pousse à agir, ou il m'achève.

Mais vous parvenez à l'enfermer dans l'écriture.

Oui, mais parce que ça, c'est le moment du style. Ce moment-là me sauve.

Et la première fois que vous avez écrit, ça s'est passé comme aujourd'hui, ça a été une possession ?

Non, honnêtement, ça n'a pas tout de suite commencé par de la possession. Je ne savais pas ce que je faisais : je suis vraiment la championne absolue de l'inconscient. Tout à coup, je me suis dit : « Il faut que j'écrive ». Vous m'auriez demandé à l'époque pourquoi, je n'aurais rien pu vous dire.

Ca s'est enclenché tout de suite, quatre heures par jour ?

Non, pas du tout, au début c'était assez rarement. C'était du roman, puisque c'était comme vous le savez « l'omelette spatiale ». Je ne sais pas du tout pourquoi cette histoire-là. Mais, je sais qu'un facteur a concouru : à 17 ans, que je suis arrivée en Belgique, je n'avais pas d'amis. A l'université, j'ai eu le coup de foudre pour une fille qui s'appelait Claire. J'étais folle d'elle et je voulais qu'elle soit ma meilleure amie. Elle ne me remarquait absolument pas. C'était une fille charmante, mais, de toutes façons, à cet âge-là, je n'existais pas. J'étais invisible et j'essayais de la séduire par tous les moyens, parce qu'en amitié aussi on cherche à séduire. Je me souviens qu'un jour, je lui ai dit : " Tu sais, j'écris", et ce jour-là, elle m'a regardée avec intérêt. Je me suis dit : "Tiens, c'est donc que c'est bien". Bon, je ne dis pas que c'est pour ça que j'écris, mais en tous cas, c'est par

l'écriture que je l'ai séduite. A ce moment-là, mon père était ambassadeur en Thaïlande et l'été j'allais le rejoindre. En vacances, je me suis dit : " Là, je suis à l'autre bout du monde, mais je peux peut-être l'avoir." Je lui ai écrit une lettre de 25 pages : vraiment, j'ai tout mis dans cette lettre. Ce n'était même pas une lettre d'amour ; je voulais lui écrire de belles choses. Je la lui ai envoyée de Thaïlande en Belgique, puis, quand je suis revenue en Belgique, je lui ai téléphoné et au son de sa voix, j'ai tout de suite su que je l'avais conquise et qu'elle m'aimait follement. Bien sûr, ce n'est pas pour ça que je suis écrivain, mais ce genre de choses a pu me signaler qu'il y avait quand même un pouvoir dans l'écriture, d'autant que c'était vraiment le seul que je pouvais avoir, parce qu'en dehors de l'écriture, il n'y avait rien, vraiment rien : mes histoires d'amour étaient pathétiques, inexistantes, misérables, alors que vraiment j'aurais voulu tellement plus que ça. En amitié, c'était pas mieux. J'ai commencé les quatre heures par jour quand je suis retournée au Japon, à 21 ans. Il y a eu deux années japonaises, l'année formidable où j'étais étudiante et fiancée : c'était une année géniale et la deuxième année, l'année misérable mais très intéressante que je raconte dans stupeurs et tremblements, et c'est le seul moment, l'année formidable, autant en Belgique, je n'étais rien, j'étais pire que rien, j'étais pestiférée, je me sentais pestiférée. Je suis arrivée au Japon et tout de suite, j'ai eu l'impression d'exister. J'avais quitté le Japon à l'âge de 5 ans, j'y retourne à 21 ans sans y avoir remis un pied entre-temps et tout de suite l'impression que je renaissais. Presque tout de suite, je rencontre un garçon beau comme tout, qui tombe éperdument amoureux de moi alors qu'en Belgique, fallait voir, c'était lamentable. Je me suis dit : " mais tout va très bien pour moi ici." Et presque

tout de suite j'ai commencé à écrire follement, follement, follement.

J'ai trouvé qu'il y avait beaucoup d'influence racinienne dans vos romans souvent construits comme des tragédies antiques dans les dialogues, la violence, le huis clos, mais aussi la conception de l'amour toujours liée pour Racine à la transgression, à l'interdit.

Tiens, tiens, tiens ! C'est drôle ce que vous dites, puisque la première fois que j'ai aimé un garçon, j'avais quatorze ans. J'étais en Birmanie à l'époque. C'était un jeune anglais de quinze ans. Je faisais tout ce que je pouvais pour être visible : j'étais invisible. J'étais anorexique ; ça ne facilitait pas les choses. Presque en même temps, j'ai découvert Racine : Phèdre. Je me souviens, je lisais Phèdre et je me disais : " Ah ! Mais c'est moi, c'est moi ! Mon amour malheureux, c'est la même chose, c'est ce que je vis... J'ai tellement fort vécu cette lecture que ça m'a peut-être imprégnée. Je crois donc que l'idéal, c'est de commencer Racine à 14 ans quand on est très amoureuse, et que personne ne nous remarque : à mon avis, c'est le moment où ça marche le mieux. Racine, et Corneille, est-ce qu'on a déjà écrit en français une si belle langue que celle-là ? Pour moi, c'est le plus grand idéal, purement de langue, de belle langue.

Je pense que lorsqu'on se fait du mal à soi-même, on a le sentiment de vivre quelque chose d'intense, de supérieur, de se dépasser, de toucher un secret que ceux qui ne se détruisent pas ne comprennent pas.

Absolument, ça va aussi dans le sens de la maîtrise. A ce moment-là, on domine des choses que les autres ne dominent pas. En gros, de douze à vingt ans, il y a eu de longues années où je me sentais vraiment laminée.

[...]

Les dates sont importantes pour vos personnages : pour Prétextat, pour Emile aussi.

Je suis devenue très précisément anorexique le 5 janvier 81 : à l'époque c'était encore la sainte Amélie, depuis c'est devenu la saint Edouard, je ne sais pas pourquoi. Ma sœur et moi, on a commencé ce jour-là. Le projet était tellement surhumain que je voulais maîtriser tout, notamment le temps, et toutes les nuits à partir du 5 janvier 81, je faisais défiler dans ma tête toute ma vie : 5 janvier, 6 janvier, 7 janvier... Je devais me rappeler absolument de tout, tout ce qui m'était arrivé, surtout les choses les plus insignifiantes. C'est très vite devenu une maladie parce que ça a beaucoup trop bien marché, à tel point que la nuit, ça s'enclenchait tout seul. Et encore maintenant, je dois lutter contre ça. Or, je me suis rendue compte que c'était très douloureux, que c'était de la folie ! Il y a des choses qu'on n'a pas envie de revivre : donc je devais lutter contre cette hypermnésie que j'avais moi-même installée.

Vous les viviez donc deux fois ?

Et la deuxième fois était plus vraie. On a des projets de fou à l'adolescence !

Il y a d'ailleurs beaucoup d'adolescents dans vos lecteurs : c'est l'âge des extrêmes, d'une quête

absolue, où l'on éprouve beaucoup d'agressivité contre les autres et contre soi.

C'est très vrai. C'est là aussi que Nietzsche m'a sauvée : il y avait tellement d'agressivité en moi. Nietzsche m'a montré que cette énergie, on pouvait en faire autre chose. J'avais un excès d'énergie : c'est bien, mais en même temps, ça peut être très destructeur. Donc, j'ai appris que cette énergie, il fallait la sublimer, et la sortir. Nietzsche m'a vraiment sauvée parce que je suis sûre que si je n'avais pas commencé à écrire, j'aurais vraiment fini par mourir.

Entretien entre Laureline Amanieux et Amélie Nothom, le 27 avril 2001.

Source : <http://univers.mylene-farmer.com/nothomb.htm>

La part divine de l'humanité, c'est juste une figure de style ou vous y croyez réellement ?

Je ne vais pas me lancer dans des discours théologiques, mais qu'il y ait une part métaphysique, divine en l'homme, c'est certain. C'est des choses qu'on sent. Quand j'étais toute petite, j'entendais une voix qui disait : " c'est moi qui vit en toi. " Et je me disais, " mais qui me parle ? " Je ne vais pas jouer à Jeanne d'Arc, c'est un truc qu'on a tous eu, non ? L'idée que quelqu'un vit en nous et qu'on ne sait pas ce que c'est, mais qu'on n'est pas tout seul là-dedans. Dans son dernier livre, mon ami Eric-Emmanuel Schmitt dit, ou plutôt le Christ, qu'il y a un puits en nous et qu'il y a moyen d'y descendre, c'est une chose que je fais souvent. J'appelle ça " descendre dans mon sous-marin ". Ça n'exige pas nécessairement de

l'isolement et du silence, mais plutôt de la concentration.
Je fais souvent ça à la gare, quand j'ai mon train à prendre.

Interview du Club, le 05/09/2000.

Source : www.grandlivedumois.com

Extrait de *Cosmétique de l'ennemi*

Je crois en l'ennemi. Les preuves de l'existence de Dieu sont faibles et byzantines, les preuves de son pouvoir sont plus maigres encore. Les preuves de l'existence de l'ennemi intérieur sont énormes et celles de son pouvoir sont écrasantes. Je crois en l'ennemi parce que, tous les jours et toutes les nuits, je le rencontre sur mon chemin. L'ennemi est celui qui, de l'intérieur, détruit ce qui en vaut la peine. Il est celui qui vous montre la décrépitude contenue en chaque réalité. Il est celui qui vous met en lumière votre bassesse et celle de vos amis. Il est celui qui, en un jour parfait, vous trouvera une excellente raison d'être torturé. Il est celui qui vous dégoûtera de vous-même. Il est celui qui, quand vous entreverrez le visage céleste d'une inconnue, vous révélera la mort contenue en tant de beauté.

Cosmétique : l'étymologie

COSMETIQUE adj. et n., une première fois *commatique* (1363), repris sous sa forme moderne au 16^e siècle (1555), est emprunté au grec *kosmêtikos*, adjectif dérivé de *kosmos* dans son sens d' « ornement ». *Kosmêtikos*, « apte à orner, propre au soin de la parure », est également substantivé en *kosmêtikê* (sous-entendu *tekhnê*) « art de la parure, de la toilette ».

Le mot, relevé une fois chez les médecins médiévaux, est repris au 16^e siècle, en emploi adjectif pour « ornemental ». Il est substantivé avec l'idée de « ce qui entretient la beauté, embellit la peau, les cheveux », désignant, d'abord au masculin, un tel produit, en particulier au 19^e siècle une pommade qui fixe les cheveux et les moustaches. Le féminin substantivé

(1754, *Encyclopédie*) désigne la partie de l'hygiène traitant de l'usage des cosmétiques.

Dictionnaire historique de la langue française, Le Robert, 1992.

Amélie Nothomb, parolière

Amélie Nothomb soutient actuellement une jeune chanteuse française, « Robert », dont le troisième album vient de sortir.

Contrairement à ce que son pseudonyme pourrait le laisser supposer, Robert est bien une chanteuse. Au début de l'année 2000 ressort son deuxième album, *Princesse de rien* que certains connaissaient déjà puisqu'il était déjà disponible grâce au fan-club dans une version précédente. Cette version de l'album s'avère quelque peu différente car les chansons ont été retravaillées et certaines rajoutées. C'est le cas de *L'appel de la Succube* qui est écrite par Amélie Nothomb. Un premier album est sorti il y a de cela des années et s'intitulait *Sine*. Il nous présentait d'ores et déjà la voix murmurante de la chanteuse d'origine allemande. Le troisième album de la chanteuse s'appelle *Celle qui tue*. De nombreuses chansons en ont été écrites par Amélie Nothomb.

« L'appel de la Succube »

Toi

Au fond de la nuit tu ne dors
Au fond de la nuit tu t'agites et tu cries
Au fond de la nuit tu as peur
Au fond de ton cœur tu sais bien que c'est moi
Qui t'appelle
Qui te veux

Qui te prend
Qui t'adore
Qui te hais
Qui t'en veux
Qui rouvre ta blessure

Toi

*Il y a si longtemps ton sang était le mien
Il y a si longtemps tu m'appartenais
Pour l'éternité
Il y a si longtemps tu te donnais à moi
Il y a si longtemps tu disais m'aimer
Pour l'éternité*

Toi

Tu as porté mon deuil un temps
Puis il a fallu que la vie continue
Mais au fond de toi tu as peur
Car tu sais que tu ne m'as pas survécu

Tu m'appelles
Tu me veux
Tu me prends

Tu m'adores
Tu me hais
Tu m'en veux
Tu rouvres ma blessure

Toi
Jusqu'à l'infini ton sang sera le mien
Jusqu'à l'infini tu m'appartiendras
Pour l'éternité
Jusqu'à l'infini je te boirai la vie
Jusqu'à l'infini je te posséderai
Pour l'éternité.

Paroles : Amélie Nothomb
Musique : Mathieu Saladin